Pierre SOURISSEAU, Charles de Foucauld (1858-1916). Biographie

Paris, Salvator, 2016, 700 p.

Benjamin Fabre

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/34269>

DOI : 10.4000/assr.34269

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 442-445

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Benjamin Fabre, « Pierre SOURISSEAU, Charles de Foucauld (1858-1916). Biographie », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/34269> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.34269>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Pierre SOURISSEAU, Charles de Foucauld (1858-1916). Biographie

Paris, Salvator, 2016, 700 p.

Benjamin Fabre

RÉFÉRENCE

Pierre SOURISSEAU, Charles de Foucauld (1858-1916). Biographie, Paris, Salvator, 2016, 700 p.

- 1 J'entendais récemment quelqu'un formuler ce jugement que la biographie d'un saint, pour être valable en quelque sorte, ne devait pas se présenter comme « une vie de saint ». C'est-à-dire en somme une vie tout entière providentielle et finalisée où les vertus du vieillard se laissent déjà pressentir dans la bonne tenue du bébé. Rendre à la vie d'un saint homme ses vicissitudes et sa confusion, c'est faire un travail d'historien plutôt qu'une besogne d'hagiographe.
- 2 L'ouvrage que Pierre Sourisseau consacre à Charles de Foucauld est véritablement une biographie à laquelle il faut rendre hommage. Ce n'est pas un ouvrage édifiant. Certes on y voit parfois poindre des tentations. Il est difficile d'y échapper quand on fréquente longuement un personnage aussi attachant que le Père de Foucauld. Ainsi p. 59, l'auteur, évoquant les lectures collégiennes du Père, imagine « la teneur de cette littérature qui fut néfaste à la bonne évolution religieuse du jeune homme ». Il s'agit d'Aristophane, de Rabelais, de Sterne... On pourrait penser à de pires fréquentations. Parler d'une bonne évolution religieuse, c'est bien se montrer un peu finaliste. Sourisseau évoque une dérive du jeune garçon, dont le comportement connaît « de mauvais pas », et « tombe » même « dans le raffinement » : « Je passais toute la journée au lit à fumer mon narghilé », écrit Charles en 1878...Voilà qui est certes bien vilain pour un futur bienheureux...On pardonnera cependant à Sourisseau ces appréciations un peu bien pensantes. Elles ne doivent pas faire oublier l'honnêteté qu'il y a à ne pas omettre les moments inconvenants de la vie du Père.

- 3 Ce jeune homme appartient à « une vieille famille française ». Il perd très vite ses parents et le grand-père qui l'élevait, mais il ne s'égare pas, prépare Saint-Cyr chez les jésuites, sans grand enthousiasme. Il entre à l'école de Saumur en 1878, avec un mauvais classement. 87^{ème} sur 87. On dit de lui qu'il a « l'esprit peu militaire », qu'il n'a pas le sentiment du devoir à un « degré suffisant ». Lui-même en convient : « Nous nous ennuyons plus que jamais et on nous ennuie plus que jamais : tel est en somme notre état présent », écrit-il en juin 1878. En 1887, il dira encore : « Je trouve la matière assommante en temps de paix. » On n'a pas toujours une guerre sous la main... Et comme il faut bien s'occuper, il est mis aux arrêts en 1880 « pour s'être promené en ville [...] en tenue bourgeoise, avec une femme de mauvaise vie ». Le biographe de Charles de Foucauld relate tous les moments et toutes les crises de la carrière militaire de cet officier difficile. Envoyé en Algérie en 1881 avec le 4^e régiment de hussards, il se fait accompagner de son amante qu'il présente comme la Vicomtesse de Foucauld. Mais « Mimi » ne paraît pas avoir répandu autour d'elle un parfum aristocratique, et les supérieurs du lieutenant lui demandent de la renvoyer en France. Charles s'y refuse, tout en déclarant : « Elle est libre. » Conflit, sanctions... Ce ne sera pas la seule fois. Charles obtient une sorte de congé, rejoint son amie à Evian, demande sa réintégration, qu'il obtient, à nouveau en Afrique. Il est « émerveillé » par l'Afrique. Tout lui semble pittoresque, délicieux. Ce charme du continent qu'on disait alors noir ne se dissipera plus, « il était né, dira R. Bazin, dans sa biographie, pour habiter l'Orient ». En tout cas, c'est en Afrique que sa vie se développera dorénavant. Il reprend la vie de garnison, qu'il ne supporte toujours pas, et quitte bientôt l'armée sans toutefois rompre les liens qu'il avait tissés avec ses camarades.
- 4 Sourisseau montre bien comment deux dimensions essentielles du Père de Foucauld se sont manifestées à travers sa brève carrière militaire : un besoin de liberté qui ne s'accommode d'aucune routine et en même temps une fidélité profonde aux valeurs auxquelles il se voue. Charles n'est pas un obéissant, mais il ne trahit jamais, il cherche toujours à vivre davantage et plus intensément les idéaux qui deviennent les siens, même si certains ne lui apparaissent encore que confusément. Son intérêt et son admiration pour le monde musulman le conduisent à un ample projet d'exploration qui s'orientera finalement vers le Maroc en 1883 et 1884. Il appellera ce voyage – plus ou moins périlleux – une « reconnaissance » et la consonance militaire du mot n'est pas indifférente. Membre de la Société de géographie de Paris, il va dresser une cartographie précise des confins marocains, et en même temps, connaître plus intimement l'Islam. Et il dira, en 1901 : « L'Islam est extrêmement séduisant. L'Islam me plaisait beaucoup, avec sa simplicité, simplicité de dogme, simplicité de hiérarchie, simplicité de morale. » Le christianisme auquel Charles de Foucauld va se convertir véritablement en 1886, sous la houlette de l'abbé Huvelin, ne va-t-il pas un peu plus tard ressembler en quelque chose à cet Islam, simple et véracé ?
- 5 Au retour du Maroc, tout change rapidement dans la vie de Charles. « La chasteté, dit-il, me devient une douceur. » L'abbé Huvelin, dira son ami Laperrine, « le fait moine en cinq sec ». Sourisseau montre que tous les obstacles rationnels qui s'opposaient chez lui à la foi chrétienne se dissipent. Le Père de la Brière, qui s'occupera plus tard de la béatification du Père, écrira : « Il répare le passé par une terrible pénitence de sa vie pécheresse. » Est-ce esquisser une vie « de saint » que faire ce constat ? En effet la vie de Charles bascule – mais pas si soudainement, si l'on veut bien admettre que sa carrière militaire difficile exprimait déjà l'impossibilité où il se trouvait d'entamer avec

femme et enfants une vie de garnison à Versailles ou à Bourges. En tout cas, « le boulet est lancé », déclare Huvelin, qu'est-ce qui l'arrêtera ? Rien, en effet, comme le montre bien la suite, mais il s'agit bien d'une suite de son histoire.

- 6 Suite, parce que les rapports de Charles avec les institutions religieuses qu'il fréquente maintenant rappellent tout-à-fait ceux qu'il avait avec l'institution militaire. Sourisseau en détaille tout aussi fidèlement les moments et les crises. Entré en 1890 à la Trappe, encore postulant, il sera rapidement mécontent des accommodements qu'on y accepte. « Pour le moment je me tais. » Il ne se taira pas longtemps et parlera de « la vie douce, tranquille, pieuse, aisée, avec tout le nécessaire et pas mal de superflu » que mènent les moines. Beaucoup de « mitigations », dira-t-il. Pas possible à la Trappe de « mener la vie de pauvreté, d'abjection, de détachement affectif, d'humilité, et je dirais même de recueillement de Notre Seigneur à Nazareth ». Charles de Foucauld ne supportait pas la vie de garnison et aurait d'une certaine façon préféré la guerre. De même ne supporte-t-il pas la vie calme du cloître et cherche là aussi comme une sorte de « djihad » chrétien, une guerre contre soi pour mener « une autre vie », comme dit alors l'abbé Huvelin. Le bon abbé conseille à Charles de mener une vie *intérieure* à la Trappe. Charles veut que sa vie *extérieure* devienne sa propre vie. Un pauvre ouvrier, dit-il, dans une région pauvre. « Que toute notre vie crie sa doctrine sur les toits ». En 1897, il obtient la dispense de ses vœux monastiques, il part en Palestine et s'engage comme jardinier chez les Clarisses de Nazareth. Il travaille au milieu des mortifications les plus vives. « Têtu comme un mulet d'Auvergne, on aurait perdu sa peine et son temps à essayer de lui faire prendre autre chose que du pain et de l'eau », ainsi témoignaient les religieuses. Il veut élaborer un projet de réforme de la Trappe. Prêtre parisien habitué à des mœurs plus accommodantes, l'abbé Huvelin lui écrit : « Vous avez besoin d'être défendu contre ce mouvement à l'infini. » « Je suis bien inquiet de son état », écrit l'abbé à la cousine de Charles. Sourisseau rapporte longuement les réflexions de l'abbé Huvelin. Elles nous sont précieuses pour mesurer l'étonnement que les exigences extrêmes du Père de Foucauld pouvaient susciter en 1900 chez un chrétien de bon aloi. En serait-il autrement aujourd'hui même ? Charles continue jusqu'en 1900 son humble service à Nazareth. « Je me sens de plus en plus caché et perdu, et je me vois disparaître avec délices », écrit-il à l'abbé Huvelin, qui lui répond : « Je suis effaré de vos projets. » « Pense que tu dois mourir martyr. Et désire que ce soit aujourd'hui », écrit-il en face des menaces turques autour de 1897. Cette jouissance de la disparition, de la dissolution de soi, rapproche le Père de Foucauld des mystiques français du XVII^e siècle. Il serait intéressant de le situer mieux dans cette tradition, mais peut-être cela éloignerait-il par trop Sourisseau de son souci biographique.
- 7 Rentré en France, Charles de Foucauld est ordonné prêtre en 1901. Il demande et obtient le statut de « prêtre libre » dans le diocèse de Ghardaïa. Les rapports qu'il va alors entretenir avec la hiérarchie seront là encore souvent tendus. L'histoire a bien montré que tout n'allait pas pour le mieux dans l'Algérie que l'on disait française. Dès 1902, Charles de Foucauld est indigné par l'esclavage « publiquement permis et subsistant en terre française ! ». Prudence, lui dit son évêque : « Vous transformez trop facilement vos idées personnelles en ordres du ciel », mais il réplique : « Les représentants de Jésus se contentent de défendre à l'oreille et non sur les toits une cause qui est celle de la justice et de la charité ». Les rapports malgré tout étroits que le Père doit continuer d'entretenir avec les institutions françaises n'ont pas fini de troubler son fraternel et généreux projet d'évangélisation. Sourisseau montre bien qu'il s'agit moins pour lui de prêcher une vérité dogmatique que de montrer ce qu'est une

vie chrétienne. Il faudrait arriver à constituer « une petite famille imitant si parfaitement les vertus de Jésus que tous, aux alentours, se mettent à l'aimer ». « Ce qu'ont fait les moines en Europe », dit-il, avec un certain optimisme. Il cherche des disciples, n'en trouve pas, refuse une protection militaire en rappelant que « Jésus n'avait pas d'ordonnance ». Successivement à Béni Abbès puis à Tamanrasset, il poursuit son apostolat. Les commentaires de ses supérieurs témoignent malgré eux de l'ambiguïté de sa position. Le Père de Staoudi écrit ainsi à l'état-major d'Alger : « Vous pouvez compter sur lui comme sur un instrument parfait de perfection et de moralisation. Il fera là-bas ce qu'a fait le cardinal Lavignerie en Tunisie pour l'influence française. » Le film *L'Appel du silence* a bien mis en lumière en 1936 ses liens étroits avec ses anciens camarades de l'armée française, et particulièrement avec le général Laperrine. Il se plaint souvent des comportements « bien peu exemplaires » des Bat'd'Af, mais voit en 1903 dans les combats de Taghit « un des plus beaux faits d'armes de l'histoire de l'Algérie ». Une âme aussi intensément pure que celle du Père ne pouvait vivre que difficilement cette situation d'être un témoin du Christ au cœur d'une domination coloniale. On le mesure en lisant sous sa plume en 1904 après une rencontre avec une colonne accusée de pillage « après leur avoir fraternellement serré la main à l'arrivée, je partirai demain sans leur dire adieu, car je ne veux pas pactiser avec ces infamies ». Tout en nous fournissant tous les éléments de ce qui a dû constituer le tourment intérieur de ce juste, Sourisseau semble, à la lecture, rester un peu extérieur à ce drame à travers lequel pourtant s'exprime toute cette histoire coloniale, crime contre l'humanité, a-t-on dit... « Il faut toujours se souvenir, écrivait le Père, qu'on vit sous Néron ! » Tout de même !

- 8 On peut aussi admirer, à travers de nombreux détails qu'en donne Sourisseau les travaux acharnés du Père sur la langue et les mœurs des populations au milieu desquelles il vivait. Travaux qu'admirait aussi par exemple le Professeur Gauthier, de l'Université d'Alger, qui s'étonne de trouver « chez ce moine un tel feu sacré, laïque, intellectuel », « services, dévouement, soins multiples », « être tout petit » auprès des autres... est-ce bien compatible avec l'idée que ceux-ci sont ses « frères arriérés » ? Curieusement Sourisseau, dans une note (p. 461), estime que ce jugement des chrétiens français n'est « en rien péjoratif ». Notre Algérie, écrit Foucauld en 1907, « on n'y fait pour ainsi dire rien pour les indigènes. »
- 9 Toujours aussi au service des autres, le Père apprendra même en 1911 à tricoter au cours d'un voyage en France pour apprendre cet humble travail aux Touaregs qui l'entourent à Tamanrasset.
- 10 Ce n'est pas l'hostilité de ses proches qui a provoqué sa mort tragique en 1916. Charles de Foucauld sera une victime de la guerre de 1914. Nous finirons par perdre l'Afrique, écrit-il en 1913. Il sent grandir autour de lui l'opposition des populations au colonialisme français, la guerre encourage le soulèvement des tribus nomades. Convaincu de faire en cela son devoir de français patriote, il accepte que son fort abrite armes et munitions, et l'attaque de son ermitage par des rebelles provoque sa mort le 1^{er} décembre 1916. Paul Claudel notera dans son journal : « Le Père de Foucauld assassiné en haine de la foi le 1^{er} décembre 1916 à Tamanrasset. » Comme souvent, le jugement de notre grand poète est bien sommaire. Charles de Foucauld fut une victime de la guerre que malgré lui et pas tout-à-fait malgré lui il avait choisi de mener.